

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 36 (1898)  
**Heft:** 50

**Artikel:** La chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-197223>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Gerolles, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés pour 1899 recevront le CONTEUR VAUDOIS gratuitement d'ici à la fin de l'année courante.

## La chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel.

On nous communique un ancien numéro du *Rameau de Sapin*, dans lequel M. A. Bachelin a publié les lignes suivantes :

« Les chasseurs profitent volontiers de l'heure matinale pour leurs expéditions : une « loquette », petit bateau plat, formé de trois planches ajustées, les portera vers le but, qu'ils ont reconnu de loin, à l'aide d'une lunette d'approche, instrument inséparable de cette chasse.

— Ils chemineront d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau, et qu'on manie debout, puis quand ils seront à peu près à 500 mètres de la troupe des canards, ils prendront les « palettes » ou pattes d'oie, lames écourtées, dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre. Il ne faut point donner l'éveil à la troupe, et là est le côté palpitant de cette dernière partie du voyage.

» La petite embarcation porte, braquée sur une fourchette de la proue, une arme connue sous le nom de « canardière », énorme fusil de neuf à douze pieds de long, trois pouces de large, pesant plus de quarante livres, et émergeant de huit pouces au-dessus de l'eau. Un fusil de chasse ordinaire placé à côté est destiné à achever le gibier qui ne serait que blessé.

» Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau, fait avancer la petite batterie flottante avec une circonspection que l'on comprendra facilement quand on saura que le moindre bruit, un craquement, un roseau qui frôle la loquette, peut réveiller les canards et les disperser avant que les chasseurs soient à leur portée; puis la canardière est une arme si lourde qu'on ne peut l'épauler debout.

» Arrivé à 50 pas du groupe, le chasseur, qui a navigué de façon à avoir l'extrémité de son arme bien dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise un instant et fait feu. A travers la fumée, il aperçoit des victimes; d'autres qui ne sont que blessées s'en vont battant l'eau de leurs ailes, pour retomber plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse ordinaire les ait achevés.

» On abat cinq ou six canards d'un seul coup. Toutes les familles de ces palmipèdes aiment à vivre en société, et, dans certaines occasions, lorsque le froid est excessif, ils sont serrés les uns contre les autres, en masse compacte, et présentent alors au chasseur d'heureux coups de fusil.

» Parmi les faits éclatants de cette chasse, il faut citer ceux de MM. Bourguignon et Verdan, qui abattirent l'un trente-deux canards, l'autre trente-cinq, d'un seul coup de canardière. Feu le chasseur Javet de la Maison-Rouge (près Epagnier), tua ainsi, en pleine nuit, quatorze oies sauvages. »

## M. Léauté, souffleur de la Comédie-Française.

Il est un homme qui joue au théâtre un rôle beaucoup plus important qu'on le croit généralement. Et cependant cet homme vit complètement effacé, sans que le public songe quelquefois à lui, sans que l'habitué du théâtre lui tienne compte de ses éminents services. Le souffleur travaille ignoré dans son trou; et si, par hasard, le spectateur s'occupe un instant de lui, ce n'est que pour lui lancer d'amers reproches, d'impitoyables quolibets : « Chut! chut! Souffleur, ferme!... C'est insupportable! » Et songez que lorsqu'il reçoit de pareils compliments, c'est précisément lorsqu'il a affaire à un acteur qui ne sait pas bien son rôle, et pour lequel il doit légèrement hausser la voix pour se faire mieux entendre et le tirer d'embarras! Quelle tâche ingrate!

Et dire que nombre de personnes ignorent qu'il n'est guère de représentation possible sans souffleur, quel que soit d'ailleurs le talent des acteurs. M<sup>me</sup> Mars, la célèbre comédienne, disait : « Apprenez à l'artiste, dont la mémoire est ordinairement la plus infailible, qu'il doit jouer sans souffleur, et vous le verrez aussitôt, plein de trouble et d'inquiétude, chercher ses phrases, oublier ses répliques, manquer tous ses effets; mais que le souffleur, au contraire, dise à l'acteur le moins doué de mémoire : Soyez sans crainte, je soignerai votre grande tirade! et vous n'entendez pas le comédien faillir d'une seule syllabe. »

Tout cela étant parfaitement exact, ne devrions-nous pas, nous autres spectateurs, un peu moins oublier que, dans la cabine placée au bord de la scène, il est un être intelligent, dévoué, qui se fait grand souci de sa besogne — de laquelle dépend en grande partie le succès d'une représentation — et s'en acquitte on ne peut plus consciencieusement.

A ce propos, nous nous plaisons à reproduire les lignes suivantes publiées au commencement de l'année dernière dans le *Petit Parisien*, à l'occasion de la retraite de M. Léauté, le souffleur de la Comédie-Française, pendant vingt-cinq ans :

En sortant du Conservatoire, M. Léauté s'était fait acteur. Il commença à se produire à l'étranger, à Bruxelles, puis dans quelques villes françaises. En 1866, il revint à Paris et entra à l'Odéon. A la vérité, il végétait, gagnant difficilement sa vie.

— Je ne parvenais pas, raconte-t-il, à « faire mon trou. »

C'est alors qu'il eut l'idée d'entrer dans celui du souffleur. L'emploi était libre à la Comédie-Française, et, quoique modeste pour un homme qui avait rêvé la gloire sur la scène, au feu de la rampe, devant les spectateurs enthousiasmés, M. Léauté l'accepta. C'était son existence assurée, avec des appointements convenables, et une retraite pour les vieux jours.

Oh! croyez-le bien, ce n'est point sans peine qu'il se résigna à ces fonctions obscures! Lui-même l'a avoué. Bien des fois, il eut la tentation de remonter sur les planches, de reprendre sa place parmi ses camarades. Mais il sut refréner son ambition, et pendant un quart de siècle il vint se blottir dans sa

cabine. Toutefois, si le soir il se contentait de souffler, le matin il se rattrapait en donnant des leçons de déclamation.

— J'eus la chance, déclare-t-il avec fierté, d'avoir formé à mon cours des artistes de valeur!

Ce que M. Léauté aurait pu dire aussi, c'est que souvent il eut le mérite de « sauver la situation », comme on dit, et d'empêcher des incidents de se produire sur la scène. Une fois, entre autres, dans *l'Elle de la Saint-Martin*, l'acteur chargé du principal rôle apparut en complet état d'ivresse, après un dîner trop arrosé de vins fins. Mme Barretta, qui était en scène, se voyant en face de cet homme absolument ivre, jeta au souffleur un regard désolé. « Elle m'appelait véritablement à son secours! » dit M. Léauté. Aussitôt, il fit baisser le rideau, avant qu'on eût eu le temps dans la salle de rien remarquer, et, après une annonce au public, le spectacle fut changé.

Une autre fois, ce fut plus grave. Un commencement d'incendie assez violent s'était déclaré sur la scène. M. Léauté s'en aperçut, donna l'alarme, et on put éviter un désastre. « Vous voyez, s'écria alors le brave homme, qu'en soufflant, on peut éteindre un incendie! »

Le *Dictionnaire théâtral* énumère les principales conditions requises du souffleur. D'abord, il faut avoir un organe net et délié; il faut que le timbre soit pour ainsi dire pénétrant, non pas comme une vibration, mais comme un jet de son projeté vers celui à qui il s'adresse. D'autre part, l'émission des mots ne doit pas se faire à demi-voix, ce qui produirait un bourdonnement confus, indiscernable pour le comédien et désagréable pour le spectateur; elle doit avoir lieu dans la gamme gutturale qu'on appelle « le chuchotement ». En un mot, ce doit être une confiance habilement dissimulée. Voilà pour l'organe. Mais ce n'est pas tout, et il importe encore que le souffleur connaisse bien chaque acteur, qu'il sache le servir comme il entend l'être, qu'à l'un il « envoie » toute la pièce, que pour l'autre il se contente de souffler à certains passages.

Il y a là, en somme, presque un art. Sur la scène, le moindre égarément, la moindre déviation peut conduire en quelques secondes à l'effarement. Il arrive aussi que des comédiens ont pour habitude, quand leur mémoire leur fait défaut, de collaborer à la pièce par des amplifications; c'est alors que le souffleur doit prêter toute son attention; s'il se trouble, s'il mêle les feuillets de sa brochure, s'il ne peut rattraper le comédien au bon passage, il y aura un véritable galimatias, et tout pourra bien finir sous les sifflets du public.

L'attention! voilà le grand point.

— Je connais tout le répertoire, a dit M. Léauté, mais j'ai quand même la pièce sous les yeux, car c'est très dangereux de souffler de mémoire. On peut avoir un moment d'oubli. La fatigue cérébrale est énorme, il faut aller de l'un à l'autre rôle, les suivre tous, être à l'affût. Une seconde de distraction n'est pas permise. Il y avait auparavant dans ma cabine une petite lucarne par où, en se retournant, on pouvait voir la salle; je l'avais fait boucher afin de n'avoir pas mon attention détournée de ma brochure.

Quelques acteurs ne savent jamais bien leur rôle. Ainsi fut le célèbre Arnal, qui avait la mémoire la plus incertaine qu'on puisse imaginer. Rachel, au contraire, savait bien ses rôles, mais elle voulait néanmoins que le souffleur la suivît de la première à la dernière représentation.

Il paraît que Mounet-Sully fit plus d'une fois le malheur de M. Léauté. « Aujourd'hui, raconte ce dernier, il est plus raisonnable; il prend de l'âge; mais autrefois il était terrible: il s'emballait, il ne